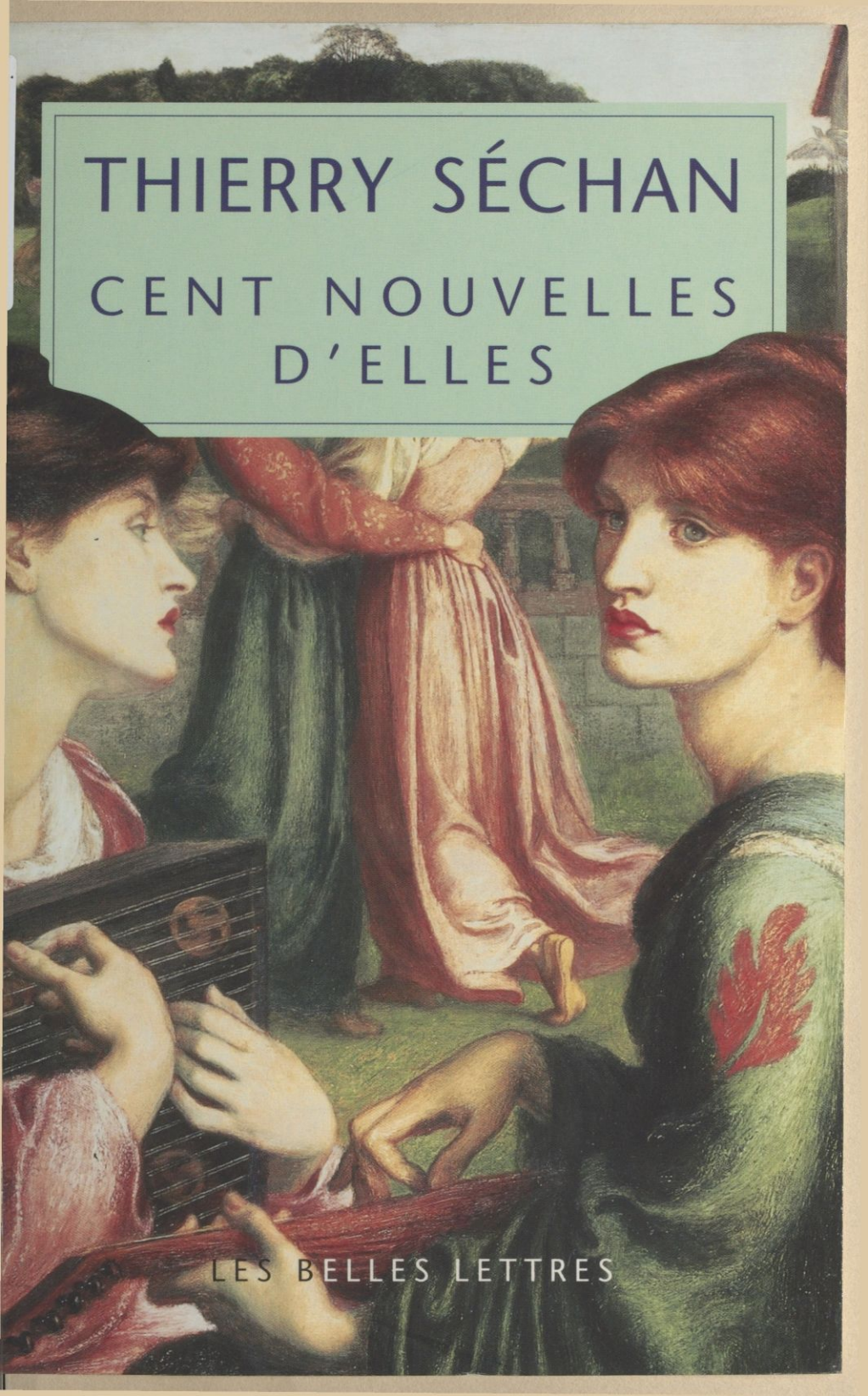

THIERRY SÉCHAN
CENT NOUVELLES D'ELLES
LES BELLES LETTRES

02292609X

824

CENT NOUVELLES D'ELLES

16

D/4 MON

6832

DU MÊME AUTEUR

Le Roman de Renaud, Seghers, Paris, 1988 ; Le Seuil, collection « Point Virgule », Paris, 1989, V 75.

Georges Brassens, histoire d'une vie, avec Marc Robine, Fixot, Paris, 1991 ; collection « J'ai Lu », Paris, 1993, n° 3424.

Nos amis les chanteurs, Les Belles Lettres, Paris, 1992.

Michel Sardou, avec Hugues Royer, Le Rocher, Paris, 1993.

Nos amis les chanteurs 2, Le Retour, Les Belles Lettres, Paris, 1994.

Tombeau de Richard Brautigan, L'Incertain, Paris, 1995.

Nos amis les chanteurs 3, La Totale, Les Belles Lettres, Paris, 1995.

A paraître

Venise en décembre.

Thierry Séchan

CENT NOUVELLES D'ELLES

LES BELLES LETTRES

1997

DL 20 SEP.97 33679

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© 1997, Société d'édition Les Belles Lettres, 95, bd Raspail 75006 Paris.

ISBN : 2-251-44095-X

BIBLIOTHÈQUE DE FRANCE NATIONALE

The reason I write
is to make something
as beautiful as you are
When I'm with you
I want to be the kind of hero
I wanted to be
when I was seven years old
a perfect man
who kills

Leonard Cohen.

Pour Frédérique,
par qui tout commença.

Mes voyages avec Lou

Je prends des avions pour aller voir des filles qui vivent en province. Les filles aiment bien qu'on prenne des avions pour aller les embrasser. Hier, j'étais attendu à Bordeaux. Comme j'avais la garde de ma fille Lou, ce week-end de juin, je l'ai emmenée. Arrivés à Bordeaux, nous avons pris une voiture pour Hossegor, où une amie donnait une fête. A sept ans et demi, Lou est une voyageuse exemplaire. Lou m'accompagne, Lou me suit, quoique réprouvant mon libertinage itinérant.

A Hossegor, je retrouvai la jolie Cathie, et puis Monique, et puis Sanja,

et ma belle Laure-Amélie. Lou retrouva ses amis Grégoire et Ingrid, deux délicieuses personnes de dix et onze ans. Je dormis avec ma jolie Cathie et puis nous rentrâmes à Paris, Lou et moi, comme deux amoureux.

La vie avec les femmes est parfois très simple.

Une fille contente d'elle

Elle m'a téléphoné dans ma maison du Lot. Avait-elle besoin de faire ça ? Elle m'a téléphoné pour savoir comment j'allais. J'ai dit que j'allais mal. Je crois qu'elle était contente.

La petite Anglaise du bateau

Dieu, qu'elle était jolie, la petite Anglaise du bateau, avec ses longs cheveux blonds et bouclés, ses grands yeux bleus et ses petits seins qui tressaillaient lorsque je lui effleurais la main. Elle devait avoir douze ou treize ans, et moi, j'en avais vingt-deux. Je la rencontrai sur un bateau, entre la Turquie et la Grèce. Avec un ami, je me rendais à Samos, grande et belle île de la mer Égée orientale. Sur ce bateau, nous étions une vingtaine de touristes, principalement français, anglais et allemands. Parmi les Anglais, il y avait un couple et leurs deux enfants : un garçon de sept ou huit ans et cette fillette

qui n'était plus tout à fait une petite fille. Dieu, qu'elle était belle, la petite Anglaise du bateau. Dès que nos regards se croisèrent, nous nous aimâmes. Après, il y eut tous ces sourires échangés et l'effleurement discret de nos mains. Les parents de la petite fille ne voyaient rien, ou plutôt, ils ne voyaient que la tendre connivence entre un jeune Français et une petite Anglaise. Nous étions si mignons, assis l'un à côté de l'autre à l'avant du caïque. Nos corps se touchaient délicatement. Nous nous aimions. Et puis je lui chantais des chansons en anglais. Je me souviens de celle-ci : *Yesterday, when I was young / The taste of life was sweet...*

Le bonheur existait en mer Égée.

Peu avant notre arrivée au port de Samos, le père de la petite Anglaise s'approcha de moi. Il me dit qu'il comptait passer quelques jours dans l'île. Où devait-il aller ? Je lui recommandai chaudement le village de

Pythagorion, sur la côte Sud. Au reste, ajoutai-je, c'est là que je me rendais. Il me dit qu'il suivrait mon conseil, mais qu'il passerait d'abord une nuit au port de Samos, afin que ses enfants se remettent de la fatigue du voyage.

Arrivés au port, nous nous séparâmes. J'embrassai affectueusement les deux enfants et leur maman. Lorsque j'embrassai ma petite Anglaise, nos lèvres se frôlèrent.

Le lendemain et tous les jours suivants, je guettai l'arrivée de la petite fille que j'aimais. Elle ne vint jamais à Pythagorion. C'est étrange.

Rien ne lui est interdit

Frédérique est une fée, une petite sorcière qui connaît tous les secrets des êtres. Elle vient des bois, elle est née dans les branches mortes et les pierres rousses. Elle sait.

Frédérique est une fée. Frédérique regarde les barrières avec mépris. Elle dit : « Rien ne m'est interdit puisque, là-bas, il y a Thierry qui aime le mystère que je suis et qui m'attend. »

L'amour à midi devant le lac d'Hossegor

L'amour avec Cathie, à midi, dans une grande maison donnant sur le lac d'Hossegor, pendant que les enfants jouent au jardin, c'est une activité qui vous dissuade de relire Cioran.

La vieillesse d'une poupée

Ce soir, dans un restaurant parisien, je dîne avec Püpchen, la compagne de Georges Brassens.

Püpchen (« poupée » en allemand) a un peu plus de quatre-vingts ans. Elle est restée alerte, vive, et délicieusement médisante.

Ce soir, donc, je suis assis devant Püpchen, la « poupée » devant laquelle Brassens s'était « fait tout p'tit ». Cinquante ans après leur première rencontre sur un quai de métro, Püpchen est toujours la poupée de chair et de porcelaine que le bon maître aima.

Püpchen parle et je la regarde, fasciné. Je la regarde et j'entends Georges

Brassens : « Mon Seigneur l'astre solaire / Comme je n' l'admire pas beaucoup / M'enlève son feu, oui, mais d' son feu, moi j' m'en fous / J'ai rendez-vous avec vous. / La lumière que je préfère / C'est celle de vos yeux jaloux / Tout le restant m'indiffère / J'ai rendez-vous avec vous. »

Une « poupée » de plus de quatre-vingts ans. Une « poupée » qui parle avec un bel accent estonien, une « poupée » qui a des yeux magnifiques.

Brassens a aimé cette femme. Il l'a aimée tout en la laissant dans l'ombre, ce qu'elle souhaitait sans doute aussi. Elle parle, Püpchen, elle dit que la vie ne l'intéresse plus, qu'elle attend la mort avec impatience, mais tout en elle exprime le contraire. Je la regarde et la regarde encore, et j'ai en tête les derniers vers de *Saturne* : « Je sais par cœur toutes tes grâces / Et, pour me les faire oublier / Il faudra que Saturne en fasse / Des tours d'horloge, de sablier / Et la

petite pisseuse d'en face / Peut bien aller se rhabiller. »

Ce soir, moi aussi, je me fiche des petites pisseuses d'en face et je n'ai d'yeux que pour une « poupée » de plus de quatre-vingts ans devant qui « je m' suis fait tout p'tit ».

La beauté éloignée de Véronique

La beauté du visage de Véronique vient de la steppe et de la nuit des temps. C'est une beauté *éloignée.*

La beauté de Véronique ne tient pas à la beauté de son visage ou de son corps. La beauté de Véronique tient à *l'éloignement* de son visage et de son corps.

Car Véronique n'est pas d'ici.

Véronique est éloignée de tout, sauf de moi. Véronique vient de loin et elle est là. Elle n'est pas là pour rien, la beauté éloignée de Véronique. Elle est venue de loin pour moi.

Des filles qui rient

Dans ce train pour Fontainebleau, ce dimanche de Pâques, il y a deux jeunes filles plutôt jolies, assises par terre, et qui rient. A deux pas d'elles, il y a une femme debout qui lit un ouvrage de Pierre Bellemare. L'homme qui est à son côté doit être son mari, et le petit garçon qui s'agite près d'elle — il doit avoir six ou sept ans — s'appelle Jonathan et semble être son enfant. Elle porte des *jeans* moulants qui mettent en valeur son sexe et son ventre. Pendant ce temps, les deux filles qui rient, assises par terre, continuent de rire.

J'aime bien ces filles qui rient.

Un champ de coquelicots

Je n'ai jamais connu quelqu'un qui aimât aussi peu la vie que moi, sauf quand Laure-Amélie était là et que ma vie devenait un champ de coquelicots.